

La tenue

L'« Allégorie », de Philippe Lacoue-Labarthe suivi de *Un commencement* de Jean-Luc Nancy. Galilée, « Lignes fictives », 167 p.

Karine Drolet

Numéro 214, mai-juin 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, K. (2007). La tenue / *L'« Allégorie »*, de Philippe Lacoue-Labarthe suivi de *Un commencement* de Jean-Luc Nancy. Galilée, « Lignes fictives », 167 p. *Spirale*, (214), 48–48.

La tenue

L'« ALLÉGORIE » de Philippe Lacoue-Labarthe suivi de UN COMMENCEMENT de Jean-Luc Nancy

Galilée, « Lignes fictives », 167 p.

par KARINE DROLET

À la vérité, jamais ne résonne en nous que
Ce qu'il ne nous est pas donné d'entendre, et ne peut l'être. Certainement pas
Je ne sais quelle voix de fin silence ni quelle rumeur aphone du néant.
Mais l'inouï, tout simplement, d'avant que l'on nous ait précipités,
D'avant même notre immortel effacement, et dont nulle mémoire
N'est à la mesure. Pourtant nous le reconnaissons :
Joie, détresse, quiétude effroyablement antérieure.
Rien, dans aucun registre, ne nous renverse à ce point,
Rien, sinon cette césure du temps tout au fond du regard
De qui nous a déjà quittés. Chacun. Cela oui, nous laisse assourdis.

Philippe Lacoue-Labarthe, Phrase

Que dire et comment ? Comment, dans l'assourdissement, rendre hommage sans statufier, saluer sans culte et honorer sans réactiver ce mécanisme de l'exemplarité contre lequel il aura tant lutté ? Comment éviter qu'il lui arrive, à lui, Philippe Lacoue-Labarthe, ce qui trop souvent est arrivé à d'autres : « Dans Nietzsche, comme après lui (et dans son sillage), écrivait-il dans "L'écho du sujet", la destruction active de la figure, quel qu'en soit le mode (l'exhibition ou l'ostentation, mais tout autant le retrait et le culte de l'anonymat, du secret, du silence), aura contre toute attente aggravé le poids du mimétisme agonal de la philosophie. » Nietzsche, Freud, Heidegger, Bataille, Blanchot, Derrida... tous soumis au même traitement posthume : objets de fascination ou, simple contrepartie, objets de tous les coups, cibles privilégiées. J'aimerais, pour Lacoue-Labarthe, empêcher le deuil de travailler ainsi à la figure ou, pire encore, à la Figure. J'aimerais un deuil œuvrant comme une eau-forte qui, certes, dessinerait un visage, mais sans affirmation ni triomphe, par le jeu des brûlures, leurs appels et leurs échos. J'aimerais un deuil qui sache entendre et lire non seulement Lacoue-Labarthe, mais Philippe Lacoue-Labarthe — et ce livre, aussi, L'« Allégorie », dernier publié mais premier écrit (cela ne surprendra personne : pas de commencement, si ce n'est à la fin, pas de fin, qu'un recommencement), ce recueil de récits ou de poèmes en prose, courts textes d'errance, « histoires » de passages et de détours. J'aimerais — dernier souhait, c'est promis — un deuil qui sache lire en ce livre l'homme qui fit de la mélancolie non pas un poids, mais une tenue.

L'attention

N'est-ce pas contradictoire ? La mélancolie n'est-elle pas une lourdeur, une pesanteur du pas qui enlisse, un être embourbé, affaissé, « préférant ne pas... » parce que, de toute façon, tout est déjà passé ? N'est-elle pas un évidement, une indifférence, tout le contraire d'une tenue ? Peut-être, oui... mais pas chez Lacoue-Labarthe. Certes, chez lui tout commence par une perte ou, plutôt, rien ne commence car la perte est première, antérieure et inopérante. « Lacoue-Labarthe, écrit Nancy dans son texte d'accompagnement, se soucie de laisser l'inapparent inapparaître : c'est peut-être cela, la littérature, à l'écart de toute phénoménologie, de la philosophie même », être tourmenté par une perte qui ne produit ni ne génère, pas même l'« histoire » qui vient après, cette errance qui, pourtant, pressent que quelque chose ou, plutôt, « nulle chose » a eu lieu, dont on ne saura rien, si ce n'est l'écho, l'émoi qu'on en garde (touchés à l'antérieur, nous, nous nous dérobons, mais pas nos rythmes). Une perte, et pourtant : « Dire que l'on sombre n'aurait aucun sens. On est au contraire déchiré, littéralement déchiré par cet éclatement sans mesure, muet, qui n'est même pas visible, qui a lieu furtivement, par surprise — non pas devant mais, si cela peut s'imaginer, avant, qui peut-être a toujours lieu, ne cesse jamais, mais que peut-être on est toujours forcé d'oublier — et dont je crois en définitive qu'on le fuit, qu'on le redoute par-dessus tout... »

Il faut noter : on ne sombre pas, chez Lacoue-Labarthe, on est déchiré — nul *Abgrund*, dirait le philosophe, aucun abîme où plonger tout entier, mais un

éclat, une division, une mise en pièces ou un partage (*Ungrund*, dirait aussi le philosophe). Cela change tout, la mélancolie, surtout, qui dès lors ne peut emprunter les traits de l'indifférence mais, tout au contraire (et parce qu'il faut oser le mot), ceux de la différence... Une attention, mais infinie : « À peu près tout me serait devenu indifférent, à commencer peut-être par moi ainsi constamment divisé... / [...] Sauf, à la rigueur, quelques mouvements de lumière : en moi, une sorte de tournoiement; hors de moi, des gestes, des vibrations, de lents passages, des alternances — à moins que ce ne fût l'inverse, peu importe. De vastes espaces, toujours très clairs, presque blancs, auraient basculé, se seraient partagés, seraient à la fin passés dans de l'ombre. »

Indifférent — pour presque tout. Sauf (et l'exception est de taille), tout ce qui diffère encore, nous dit L'« Allégorie », tout ce qui bouge ou tournoie, vibre ou oscille, chatoie, compose ou décompose des figures, mais de danse, de passage. Indifférent pour presque tout et (peut-être oui) toute chose, mais pas pour leur visage, pas pour la beauté du jeu vivant de leurs traits : « Midi est proche. Mais la terre elle-même, entre ses ravines sombres, qui d'abord paraissait intacte et blanche, se révèle entièrement parcourue d'une multitude de fissures infimes, brisée dans toutes ses parties, pour ainsi dire éclatée ou pulvérisée comme un visage vieilli évidemment, ou, plutôt soudain creusé par un mal, une douleur et se décomposant. »

Jamais la lumière, dans ces textes « recueillis », n'ouvre le visible (« Midi est proche. Mais... »). De manière plus criante, plus difficile sans doute à porter, à tolérer (d'où la tenue), cette tâche incombe bien plutôt à la fêlure ou, mieux encore, au labyrinthe de craquelures : « à bien la regarder, la terre paraît « écorchée », écrit Lacoue-Labarthe, et d'autant mieux visible sans doute qu'elle est infiniment brisée — et divisée par l'ombre ». N'est visible que ce qui est en proie à la séparation, à la désunion. Même la terre, même la pierre sont moins solides qu'on ne le pense. Qui prête attention en devine les orages,

les zébrures, en entend le grondement. Car lorsque tout est terminé depuis le commencement — L'« Allégorie » « débute » ainsi : « Parfois, le soir on pénètre dans un jardin clos depuis longtemps » —, lorsque commencer ne veut rien dire, si ce n'est un « vouloir dire », maîtrise dont on n'a que faire, alors s'approprient l'errance et la tendresse (et le craquement léger de chaque chose et de chaque être nous parvient comme sa plus intense proximité). C'est peut-être cela, l'œuvre de Lacoue-Labarthe, cette tendresse. Ou plutôt, c'est aussi cette tendresse (certes souvent mêlée de fureur, mais il le faut). « Inconcevable tendresse », écrivait-il.

« L'un et l'autre »

Un mot encore... « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », disait quelqu'un. Ce qui ne se conçoit pas se tisse à plusieurs, dans le geste, le mouvement, l'approche et le retrait, la « mêlée » et le « partage des voix »... Ainsi la tendresse, sous nos yeux, fut-elle maintes fois dessinée (ou inconçue) par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. Ainsi l'est-elle une dernière fois, dans ce livre où L'« Allégorie » de l'un côtoie Un commencement, l'écho de l'autre, son signe tout amical. « On ne parle pas de sa vie comme on parle d'un philosophe ou d'un écrivain. Lacoue-Labarthe est écrivain et philosophe [...]. Mais Philippe, lui, Philippe Lacoue-Labarthe est une part de ma vie, il en est une partie, une partition et un partage », écrit Nancy dans ce texte qui nous raconte la rencontre. Je ne sais pas comment, désormais, la partition pourra se jouer sans l'autre voix. Je ne sais pas comment la scène — « Nous avons donc, lui et moi, eu notre scène », écrit Nancy — pourra se vivre sans l'autre rôle. Mais je sais que la tenue et son verbe sont des mots qui s'envoient : « Stehen », disait le poète... ☾

1. Composés entre l'automne 1967 et les premiers jours de 1968, les textes formant L'« Allégorie » — notez les guillemets, titre peu certain, glissant comme l'est une allégorie quand le sens propre et premier fait défaut — auraient dû être publiés à l'automne 1968. Mais, comme l'explique Lacoue-Labarthe dans sa présentation, « l'immense difficulté » que rencontrait en général l'édition en raison des « Événements de Mai » empêcha la sortie du livre.